Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Histoire de la vie de Guilleri

A Tours

1837

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number:
OCI00073.05

Control
Number: AAW-0031
OCLC Number : 07076077
Call Number : W 381.54T F889 no. 4
Title : Histoire de la vie de Guilleri et de ses compagnons : avec leurs grandes voleries et subtilités, et leur fin lamentable et malheureuse.
Imprint : Tours : Impr. de F.-Charles Placé, 1837.
Format : 20 [i.e. 15] p. ; 15 cm.
Note : Title from cover.
Note : Page [3] of cover numbered p. 20.
Subject : Guilleri, leader of a band of French bandits, d. 1608.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-16-94
Camera Operator: cs

HISTOIRE

DE LA VIE

DE GUILLERI

ET DE SES COMPAGNONS,

AVEC LEURS GRANDES VOLERIES
ET SUBTILITÉS,

Et leur fin lamentable et malheureuse.



TOURS,

IMPRIMERIE DE F.-CHARLES PLACÉ,
Rue du Change, près de Saint-Martin.

1837.

HISTOIRE
DE GUILLERI,
ET
DE SES COMPAGNONS.

De la naissance et éducation de Guilleri.

Guilleri était natif de la basse Bretagne, sorti de noble race. Son premier exercice d'enfance fut l'étude des belles-lettres, où il profita si bien qu'il se fit admirer d'un chacun par la gentillesse de son esprit. Son père l'ayant envoyé à Rennes pour achever le cours de ses études en sa dix-huitième année, il se rendit tellement redoutable parmi les écoliers qui sont en grand nombre dans cette ville, qu'il n'y en avait aucun qui n'appréhendât de lui déplaire.

Quand il se faisait quelque meurtre ou batterie la nuit par la ville, tout le monde l'en accusait disant qu'autre que lui ne l'avait commis, puisqu'il n'y avait aucune compagnie pernicieuse où il ne fût le premier.

Son père étant averti de son déportement par quelques-uns de ses amis qui tenaient l'œil sur ses actions, lui écrivit une lettre par la-

quelle il l'exhortait de changer de vie ; ou autrement qu'il allait le désavouer pour son fils. Cette lettre lui fut portée par un de ses parents qu'avait chargé son père de lui faire des remontrances de bouche, et de lui donner souvent de ses nouvelles.

Dès qu'il eut reçu cette lettre, et qu'il connut que son père était informé de sa vie, au lieu de se corriger, et de vivre plus sagement à l'avénir, pour donner quelque consolation à celui qui l'avait mis au monde, il se comportait tous les jours de mal en pis, se moquant de ceux qui lui faisaient quelques remontrances, et lui conseillaient de prendre de la part de son père un autre train de vie; il leur disait qu'il était en état de se gouverner, sans qu'ils se mêlassent de ses actions; son courage lui faisant proférer ses paroles, et plusieurs autres qu'il disait en se moquant de son père, et de ceux qui s'intéressaient à lui pour son bien.

Comme Guilleri s'enrôla pour simple soldat.

En ce temps-là notre grand Henri s'étant résolu d'avoir raison du tort que lui faisait le duc de Savoie, fit lever une belle armée en plusieurs endroits de son royaume, qu'il voulait mener en Savoie. Le jeune Guilleri en ayant eu le vent, quitta ses études, et s'enrôla pour simple soldat, en une compagnie qui bientôt le rendit à l'armée, où il signala son courage en plusieurs rencontres qui se firent sur l'ennemi, desquelles il sortait toujours couvert de palmes et de lauriers, qu'il acquérait au prix de son sang.

Son courage lui ayant acquis la compagnie,

il s'en acquitta avec tant de générosité, qu'un chacun l'admirait et le jugeait. devoir faire un jour quelque chose de grand.

Comme Guilleri se mit voleur avec quarante de ses soldats.

La paix étant faite avec le roi et le duc de Savoie, l'armée fut congédiée avec commandement à chacun de se retirer en sa maison. Guilleri voyant que cela empêcherait l'exercice des armes et de s'entretenir avec les grands, pour le peu de revenu qu'il avait, ayant un jour assemblé quarante des plus résolus et méchans garçons qui fussent en sa compagnie, il leur remontra comme la paix leur empêchait de faire leur profit, et que par ainsi ils seraient contraints de choisir quelqu'autre expédient pour gagner leur vie.

Ces soldats qui ne demandaient autre chose que d'être employés en quelqu'entreprise, lui demandèrent quel dessein il avait qui lui fît tenir ce langage, et que s'il y avait quelque chose à gagner, il s'assurât qu'ils ne lui manqueraient jamais.

Il répondit que son dessein était de ne point poser les armes, que plutôt il se rendrait en quelque forêt pour voler les passans, et par ce moyen acquérir de quoi s'entretenir le reste de sa vie.

Ses compagnons, à qui on ne pouvait faire plus grand plaisir que de leur parler de quelque gain, s'offrirent de le suivre partout où il voudrait, sans le laisser jusqu'à la mort; et lui ayant tous juré foi et fidélité, ils commencèrent à détrousser et voler tous ceux qui

par malheur se rencontraient devant eux, sur le chemin.

Sa retraite en Saintonge.

Il fit sa retraite en Saintonge, et pays circonvoisins, où il n'eut pas long-temps exercé ses voleries, que les nouvelles en furent répandues par toute la France. Plusieurs qui l'avaient connu aux guerres dernières s'étonnaient d'un tel changement, voyant que de brave capitaine, il s'était rendu misérable voleur. Son père étant averti qu'il menait une vie si malheureuse, en mourut de tristesse en peu de temps, ne laissant qu'un autre fils, âgé de dix-neuf ans, qui après la mort de son père vint trouver son frère où il apprit la vie de guetteur de chemin.

Si je voulais décrire toutes les méchancetés qu'il fit pendant neuf ou dix ans qu'il exerça une si détestable vie, il me faudrait en faire un gros volume au lieu que je me suis proposé de n'en dresser qu'un petit discours. Je me contenterai donc de réciter les plus remarquables subtilités qu'il a exercées pendant qu'il a mené la vie de voleur.

Comme il vola un paysan, en lui faisant prier Dieu.

Un jour se promenant dans un grand chemin qui va de Niort à la Rochelle, il rencontra un paysan qui s'en allait pour plaider à un sénéchal qui est établi en ladite ville. Guilleri l'ayant accosté, lui demanda où il allait ? Il répondit, à la Rochelle. Eh bien, dit-il, nous irons de compagnie, car j'y vais aussi. En

cheminant il s'informa dudit paysan quelles affaires le menaient à la Rochelle ? Il répondit que c'était pour plaider. Vous avez donc de l'argent, dit Guilleri ? Le paysan dit qu'il n'en avait point. Guilleri lui dit qu'ils étaient bien ensemble, puisqu'ils n'en avaient point. Mais savez-vous ce que nous ferons, dit ce fin voleur qui s'imaginait bien qu'il avait de l'argent ? Que voulez-vous que nous fassions, dit le paysan ? C'est qu'il faut prier Dieu, dit-il, afin qu'il nous en envoie, et aussitôt il se mit à genoux, disant au paysan qu'il fît comme lui. Ce que le pauvre paysan fit avec beaucoup de regret, s'imaginant bien qu'il ne sortirait pas d'entre les griffes de ce loup ravissant, sans y laisser une partie de sa peau.

Ils se mettent trois ou quatre fois à genoux, sans que Dieu ait rien envoyé au pauvre paysan, qui ne priait Dieu à autre intention, sinon que Dieu lui ôtât ce diable de sa présence. Guilleri au contraire, toutes les fois qu'il se fouillait, trouvait que Dieu lui envoyait toujours quelque chose ; la première fois cinq sols, la seconde dix sols ; et la troisième un écu qu'il distribuait pour tous deux, et en donnait la moitié au paysan ; puis lui dit de voir en sa poche, s'il n'y en avait point davantage, ce que le pauvre paysan ne voulait faire, disant qu'il était content de ce qui s'était trouvé. Il faut donc que je regarde sur vous, dit Guilleri, pour voir si Dieu ne vous a point envoyé autant qu'à moi, et aussitôt il le fouilla jusqu'à ce qu'il lui eut trouvé sa bourse, où il avait cent écus d'or qu'il mit en deux parts, donnant l'une au paysan, retenant l'autre pour lui, disant : pre-

nez la moitié de ce que Dieu nous envoie. Je connais qu'il vous aime bien, puisqu'il vous envoie tant d'argent à la fois. Ainsi il quitta le paysan qui fut bien aise d'être sorti à si bon compte d'entre les mains de ce voleur.

Comme Guilleri fit prisonniers les Prévots de Niort et de la Rochelle.

Une autre fois qu'il se promenait dans les bois de la Châtenière, où il faisait ordinairement sa demeure avec ses camarades, il rencontra un messager de Monsieur de la Rocheboisseau, prévôt de Niort, qu'il envoyait à la Rochelle devers le grand prévôt pour le prier de le venir trouver en son château à six lieues de la Rochelle, pour prendre Guilleri, qui était assurément dans le bois de la Châtenière comme des gens qui l'avaient vu le certifiaient.

Ce voleur ayant pris ledit messager, et lui ayant fait confesser le sujet de son voyage, prend lui-même ses lettres, se déguise en habit de messager, et s'en va à la Rochelle porter le paquet au prévôt, qui l'ayant reçu et lu ce qui était dedans, monta tout aussitôt à cheval avec dix de ses archers, et se mit en chemin avec le messager qui les devaitconduire au lieu assigné.

Avant de partir pour la Rochelle, il avait commandé à ses gens de s'embusquer dans le bois bien armés, et qu'aussitôt qu'ils le verraient avec le prévôt, ils sortissent de leur embuscade, l'entourassent si bien, qu'il ne pût se sauver, ni aucun de ses gens, toutefois sans les maltraiter. Cela fut fait comme il avait proposé,

car ayant conduit le prévôt avec ses pauvres archers au plus épais du bois ; en un sentier si à l'improviste qu'ils eurent plutôt saisi ces pauvres archers, qu'ils n'eurent le moyen de se mettre en défense. Après les avoir saisis, on leur ôta leurs casaques, et Guilleri les fit vêtir à ses gens, attachant ces pauvres preneurs, qui s'étaient laissé prendre à des arbres, sans leur faire aucun mal; et étant montés sur les chevaux des archers, il résolut aussi d'attraper le prévôt de Niort ; mais avant que d'exécuter son dessein, il se transporta en un château à une demi-lieue de là, qu'il savait être plein de richesses, que plusieurs fois il avait taché de dérober, sans en être jamais venu à bout parce qu'on y faisait trop bonne garde. Y étant arrivé avec ses gens, on lui ouvrit incontinent les portes, croyant que ce fût le prévôt à cause des casaques que ses gens avaient vêtues. Lorsqu'ils y furent entrés, n'y trouvant que les serviteurs, ils prirent ce que bon leur sembla, sans aucun empêchement; et après s'être chargés de meubles et d'argent, ils les emportèrent où ils avaient accoutumé de cacher leurs vols, puis ils allèrent où Rocheboisseau les attendait. Y étant arrivés ils ne voulurent mettre pied à terre, de peur d'être reconnus, mais ils dirent au prévôt de se hâter pour aller prendre Guilleri qui était dans un logis à l'issue du Bois de la Châtenière, avec deux de ses hommes. Ils montèrent à cheval, et allèrent ensemble au lieu où le prévôt de la Rochelle était attaché et gardé par dix voleurs. Y étant arrivé avec ses gens, ils les empoignèrent, ne leur donnant pas le loisir de se défendre, et les lièrent comme les autres. Pensez de

quel étonnement furent saisis ces pauvres prisonniers qui pensaient prendre celui qui les prit; jamais homme ne fut plus saisi d'étonnement, ne sachant comment échapper des mains de ce voleur.

Guilleri après les avoir bien moqués, les fit détacher, leur faisant rendre tout ce qui leur appartenait, et les renvoya, leur disant de se garder une autre fois de ses mains, car ils n'en sortiraient pas à si bon compte.

Comme Guilleri rencontra le prévôt de Fontenay, avec ses archers.

Une autre fois habillé en ermite, il trouva le prévôt de Fontenay qui s'en allait à la Rochelle. Après qu'il l'eut salué, il le pria de lui faire un plaisir. Et quel plaisir voulez-vous que je vous fasse, dit le prévôt? C'est, dit l'ermite, d'aller prendre Guilleri qui est à un quart de lieue d'ici dans une maison où il dîne avec trois de ses hommes. Comment le savez-vous, dit le prévôt? parce qu'il m'a volé, dit l'ermite.

Le prévôt croyait déjà tenir Guilleri, il le pria de le conduire où il était, ce que l'ermite fit, abusant si bien de ses paroles qu'il l'enferma au lieu où ses gens l'attendaient, qui se jetant sur le prévôt et ses archers, leur ôtèrent leurs casaques sans leur faire aucun mal.

Or comme la fortune lui avait toujours souri, elle voulut lui faire voir un coup de son inconstance. Les prévôts de Niort et de la Rochelle cherchant les moyens de se venger de l'affront qu'ils avaient reçu, vinrent le surprendre, environnant la maison de toutes parts si

bien qu'il n'était pas possible de pouvoir se sauver. Mais Guilleri ne craignant personne, ayant exhorté ses gens à la défense, sortit le premier monté sur un cheval, le pistolet à la main, passa à travers les ennemis, et se sauva, Trois des autres furent pris avec son frère, auquel on tua son cheval sous lui et menés à Saintes, où ils furent rompus vifs, et leur corps jeté à la voierie.

Comme Guilleri exhorta ses compagnons à changer de vie.

De tous ceux que Guilleri avait avec lui pour mener la vie de voleur, il ne lui en restait plus que quinze, et les ayant un jour assemblés pour consulter de leurs affaires, il leur dit : Vous n'ignorez pas, mes amis, la vie que nous avons menée depuis neuf ou dix ans que nous sommes dans ce bois, et que par ce moyen nous méritons tous un châtiment exemplaire. Croyez-moi, nous avons assez de moyens pour passer le reste de nos jours en quelque pays où nous ne soyons point connus, et évitons le châtiment qui nous menace. Ses compagnons saisis d'autant ou plus de peur que lui, firent réponse qu'ils étaient prêts de faire tout ce qu'il voudrait. Entendant leur bonne volonté, il les remercia, et leur donna à chacun une bonne somme d'argent, et les renvoyant ainsi, n'en retenant que deux auxquels il se fiait le plus.

Quant à lui, il prit son chemin vers Bordeaux, déguisé en gentilhomme, et vint à S.-Justin, et s'y étant arrêté quelques jours il jugea qu'il ne pouvait trouver de lieu plus com-

mode pour sa retraite que cette ville, qui était assez écartée du monde et en un lieu des plus secrets de France.

Il n'y eut pas séjourné long-temps que tout le beau monde voulut le connaître, lui témoignant beaucoup d'affection pour les belles qualités qu'il possédait, et des rares perfections dont il était doué. D'autre part il se disait gentilhomme, ce qu'on croyait d'autant plus qu'il était libéral et courtois.

Comme Guilleri se maria.

Pendant qu'il se faisait connaître par ses libéralités et courtoisies, la fortune lui présenta un beau parti pour son avancement. Une jeune veuve eut de l'estime pour lui, lui déclara ses sentimens, et le pria de la voir souvent, parce que sa compagnie lui était plus agréable que la plus belle chose du monde.

Lorsqu'il vit que cette veuve l'estimait, et jugeant que s'il pouvait l'épouser il vivrait à son aise, il pria quelques gentilshommes de ses amis de parler au père de la veuve touchant son mariage. Ils s'employèrent si bien pour cette affaire que le mariage fut conclu, les noces se firent avec grande pompe.

Il avait joui trois ans du doux fruit de son mariage ; mais sa retraite n'avait pas été si bien couverte que plusieurs ne fussent informés du lieu de sa demeure ; entr'autres un marchand de Bordeaux, à qui il avait volé autrefois deux mille francs.

Ce marchand assuré du lieu de sa retraite, présente requête au prévôt, le supplie de lui donner main-forte pour prendre un voleur qui

s'était retiré à Saint-Justin, qui l'avait volé autrefois près de la Rochelle. Le prévôt même s'y achemine, avec quinze ou seize de ses archers bien armés.

Il arriva à la porte du château où demeurait Guilleri; c'était au mois de mai sur les quatre heures du matin : il heurta à la porte et demanda à parler au maître du logis, qui entendant qu'on le demandait, saute du lit en chemise, et prend un pistolet à la main, descend au portail de la maison, l'ouvre, et demande ce qu'on voulait lui dire. Le prévôt avait fait cacher ses hommes derrière une muraille qui joignait la porte du château, n'ayant avec lui qu'un seul homme, qui voyant que Guilleri avait ouvert la porte, s'approcha, le priant de sortir, disant qu'il voulait lui parler : le pauvre malheureux croyant que c'était un de ses amis, sortit dehors, et s'approcha du prévôt qui feignant de lui parler d'une affaire de conséquence, fit avancer ses gens pour le saisir. Guilleri connaissant leur dessein, se jeta dans un bois distant d'environ deux mille pas du château. Ils le poursuivirent là-dedans, mais se voyant pressé, il lâcha son pistolet dans la tête du cheval du prévôt.

Le prévôt se voyant sans cheval le poursuivit à pied; ses gens le voyant ainsi, le remontèrent sur un de leurs chevaux, afin de pouvoir le joindre, mais cependant il se sauva au plus épais du bois, et il leur fut impossible de le venir prendre.

Se voyant en cet état, il commença à se lamenter, il se voyait en chemise, sans secours, et il n'osait retourner chez lui, de peur d'être

pris. Il ne savait où aller, toutes choses lui sont suspectes, il craint qu'on ne le suive par-tout. Après qu'il eut assez tournoyé par les haies et buissons, il se trouva enfin à l'issue du bois, en un lieu assez éloigné des maisons et des lieux habitables. Se voyant là, il ne savait à quoi se résoudre. Enfin il se souvient d'une cachette qu'il connaissait au bois de la Châtenière, quand il en partit pour se retirer à Saint-Justin. Il prend résolution d'y aller voir si elle y était encore, puis s'en accommoder, et se retirer hors du royaume.

Etant à Bordeaux, il s'embarque dans un bâteau pour passer à Blaye, et étant dans celui-ci il fut reconnu par un marchand de Saintes, qui l'avait vu plusieurs fois. Au commencement il eut peine à le reconnaître; mais l'ayant bien vu, il le reconnut fort bien. Etant assuré de son fait, il ne dit mot, et ayant pris terre à Royan, il remarqua où Guilleri se retirait, et l'ayant vu entrer dans l'hôpital, il s'en alla avertir le prévôt de la ville qui s'y transporta incontinent pour le saisir; il demanda ce pauvre qui ne venait que d'entrer, et lui ayant montré, il lui demanda d'où il venait; je viens de Bordeaux, dit-il. Le prévot lui demanda : de quelle profession es-tu? jardinier : hé bien, dit le prévôt, j'ai un jardin à cultiver, je vous prends donc pour le gouverner, et ainsi le mena de l'hôpital dans la prison : et comme il passait par une petite rue étroite, voici un homme qui se jette sur le jardinier, disant : ah! voleur, c'est maintenant que tu me rendras les quatre-vingts écus que tu me pris sur le chemin de la Rochelle. Le misérable se voyant découvert ne sut que dire.

Le prévôt voulut savoir ce que c'était : c'est un voleur, dit-il, qui m'a pris 80 écus ; c'est Guilleri, capitaine des voleurs. Oui, dit Guilleri, je ne peux le nier ; car je vois que Dieu veut me châtier de mes fautes. A ces paroles le prévôt ne demanda pas d'autres preuves, il le conduisit aux prisons de la Rochelle, où il fut rompu tout vif pour châtiment de ses crimes.

Telle fut la fin de ce malheureux voleur, qui croyait, par la suite, éviter les justes châtimens de Dieu.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant Général de police, un petit livre qui a pour titre : *Histoire de la vie, grandes voleries et subtilités de Guilleri et de ses compagnons*, dont on peut permettre la réimpression. A PARIS, ce 2 Janvier.

PASSART.

Le prévôt voulut savoir ce que c'était : c'est un voleur, dit-il, qui m'a pris 80 écus ; c'est Guilleri, capitaine des voleurs. Oui, dit Guilleri, je ne peux le nier ; car je vois que Dieu veut me châtier de mes fautes. A ces paroles le prévôt ne demanda pas d'autres preuves, il le conduisit aux prisons de la Rochelle, où il fut rompu tout vif pour châtiment de ses crimes.

Telle fut la fin de ce malheureux voleur, qui croyait, par la suite, éviter les justes châtimens de Dieu.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant Général de police, un petit livre qui a pour titre : *Histoire de la vie, grandes voleries et subtilités de Guilleri et de ses compagnons*, dont on peut permettre la réimpression. A Paris, ce 2 Janvier.

PASSART.

